

## PROLOGUE

Chère Carrie,

Tu t'apprêtes à poursuivre ta route avec bravoure et succès. Dans un an, tu seras devenue bien davantage que celle que tu es aujourd'hui. Je t'ai vendue aux enchères pour savoir si nous étions, toi et moi, capables d'aller au bout de cette aventure. Je m'y suis également résolu parce que, sinon, j'aurais mis un terme à nos jeux. J'aurais, dès lors, tenté de devenir ton ami. Ou ton amant. Ou que sais-je encore. Je t'aurais emmenée au cinéma afin de découvrir si nous apprécions les mêmes films. Et, pour être honnête, ces envies ne me quittent pas. Cela me surprend et me trouble. Le 15 mars prochain, je me trouverai place de l'Horloge, à Avignon. Deux semaines plus tôt, ton contrat d'esclavage sera arrivé à échéance. Rejoins-moi si tu le souhaites...



## Le premier jour

*Avant la Révolution française, la famille du marquis de Sade, dont la fortune remontait au Moyen Âge, possédait la moitié de la Provence. C'est le premier personnage célèbre de la lignée, Louis de Sade, gouverneur d'Avignon, qui entreprit en 1177 la construction du pont Saint-Bénézet – le fameux « pont d'Avignon » –, sur la première arche duquel on distingue encore le blason de la Maison de Sade.*

*Celle-ci s'enrichit grâce au commerce du textile, du bois de construction et des cordes de chanvre, grâce encore au brassage de la bière et à la collecte des taxes par le biais d'un péage établi à l'entrée du pont. Il était alors possible aux marchands, comme aux banquiers nantis, d'obtenir des titres de noblesse. La Maison de Sade consolida ensuite sa position sociale via plusieurs unions avec des aristocrates de la région, ainsi qu'en se plaçant au service d'une papauté opulente et corrompue, exilée à Avignon. Les fonctionnaires italiens, qui haïssaient cette ville, brûlaient de regagner Rome : Pétrarque, jeune et brillant courtisan, alla jusqu'à écrire qu'en hiver le mistral transformait la contrée en un cloaque où s'amassait toute la souillure de l'univers.*

*Si les remparts médiévaux d'Avignon ont résisté jusqu'à l'époque actuelle, une moitié du pont, en*

*revanche, fut emportée au XVII<sup>e</sup> siècle, lors d'une crue du Rhône. Pour ce qui est du gigantesque palais des Papes (dont l'intérieur fut mis à sac lorsque, en 1791, quand a été voté le rattachement de la cité papale à la France), il n'abrite plus guère que l'écho d'un siècle d'intrigues, d'excès et de débauche. La ville d'Avignon, elle, s'est muée en destination touristique, à l'égal du reste de la Provence ; les prix y ont grimpé en proportion et, l'été, la place de l'Horloge ne désemplit pas.*

*En cette journée de la mi-mars, néanmoins, les lieux n'ont pas encore été pris d'assaut. Le soleil brille. Un Américain, assis à la terrasse d'un des troquets qui bordent la place, sirote un café en parcourant, sourcils froncés, une revue d'architecture française. Trop branché, songe-t-il. Branché et prétentieux. Mais en est-il bien sûr ? Car son français laisse à désirer et, quant à sa concentration, elle est, en cet instant précis, proche de zéro. Il s'est installé de manière à distinguer la rue Jean-Jaurès, qui mène à la gare. Chaque fois qu'il y repère une jeune femme mince — pour peu qu'elle ait les cheveux courts —, il la scrute avec intensité.*

*Les femmes qui se promènent sur la place aujourd'hui sont séduisantes. L'Américain prend plaisir à les observer — le soleil de Provence s'insinue à travers les platanes pour mettre en valeur leurs jolis petits seins français ; et ses rayons illuminent leur incorrigible bonne éducation française. En échange, ces demoiselles ne manquent pas d'admirer cet Américain plein de charme (dont seule la chevelure grise laisse à penser qu'il aura bientôt quarante ans). L'une d'elles va jusqu'à se retourner pour lui adresser un sourire.*

*— J'aimerais être celle que vous attendez.*

*L'Américain lui sourit en retour, haussant les épaules en manière d'excuse. Puis il se lève et s'éloigne. Il entre*

*dans un tabac. Mon premier paquet depuis six mois, se dit-il. Quelle petite garce.*

*Dix mégots de Gitanes gisent au fond du cendrier lorsqu'en début d'après-midi une svelte jeune femme aux cheveux bruns coupés ras fait son entrée sur la place. Elle se hâte. Elle possède de jolis traits, un teint pâle, elle porte un blouson de cuir sur un ample chemisier blanc, une minijupe noire, des bas noirs et des bottes de cow-boy, des lunettes de soleil à monture métallique. Elle a jeté sur son épaule un sac à dos rouge en cuir souple. À la main, elle promène un petit carnet dont les pages, en papier glacé, portent un discret quadrillage violet.*

*Pas mal, songe la fille qui a souri plus tôt à l'Américain. Pas mal du tout. Moins bien que lui, mais un beau corps. Et une pointe de style. Un côté gamine savamment étudié — il suffit d'imaginer le prix du blouson. On lui a presque rasé les cheveux. Cela la rend d'autant plus touchante, presque vulnérable. Et très jeune, avec ça — on croirait Jean Seberg à l'époque où elle vendait le Herald Tribune sur les Champs-Élysées. Vingt-trois ans. Vingt-quatre tout au plus. Un peu décevant de la part de ce type. Tellement banal, ce goût pour les nymphettes.*

*L'inconnue renifle avec dédain, prête à régler sa consommation au serveur avant de filer. Mais quelque chose, dans la scène qu'elle contemple, capte son attention. L'homme se redresse sur son siège ; sa nervosité, qui semble fondre comme neige au soleil, cède le pas, sur son visage, à une expression pleine d'assurance et d'autorité. La jeune fille, à l'inverse — en réaction à la métamorphose de l'Américain ? —, ralentit à mesure qu'elle se rapproche de lui et, sans se départir de sa relative fragilité, effectue des mouvements plus posés. Une légère chaleur monte aux joues de l'observatrice, comme si elle épiait le couple par le trou d'une serrure.*

*Mais elle ne tarde pas à se ressaisir. Oublie-les, se gronde-t-elle en silence. Oublie leur petit jeu indécent. Sur quoi elle quitte la place, non sans songer une dernière fois que ces deux-là n'ont pas fini de s'amuser... Attachez vos ceintures, nous allons traverser une zone de turbulences...*

*L'Américain adresse un sourire appréciateur à la jeune femme en bottes de cow-boy au moment où elle s'installe à côté de lui, sur une chaise en rotin.*

*— Bien, dit-il.*

*— Bien, répète-t-elle en pouffant un peu.*

*De toute évidence, aucun des deux n'a préparé son entrée en matière. Il écrase sa cigarette dans le cendrier, tandis qu'elle ôte ses lunettes de soleil – et range son carnet au fond de son sac à dos. Elle possède des yeux aux tons changeants, cernés d'ombres. Elle échange avec l'homme un sourire troublé, vaguement ironique : comment diable vont-ils se dépêtrer de cette situation ridicule ? Soulagée par l'arrivée du serveur, la fille lui commande un kir dans un français parfait. Un kir. Et un autre café pour monsieur.*

*— J'avais oublié la qualité de ton français, dit celui-ci. Tu as passé une partie de ton enfance dans la région, c'est bien ça ?*

*— Oui. À Montpellier. J'avais douze ans. Toute la famille s'était installée ici. Nous sommes repartis au bout d'un an. Ça m'a fait tellement de peine que j'ai pleuré pendant une semaine. Il m'a fallu une année entière pour m'en remettre. Je me suis promis de ne jamais oublier un mot de français. Et j'ai tenu ma promesse.*

*— À cet âge-là, commente l'homme, on regorge d'énergie. Quand j'étais adolescent, Kate et ses parents sont allés passer un an au Venezuela. En réaction, j'ai*

*redoublé d'ardeur : mes notes à l'école étaient brillantes, on m'a élu délégué de classe, et je suis devenu capitaine de notre équipe de football. Mon père et ma mère étaient aux anges. J'ai fabriqué soixante-seize modèles réduits en balsa, soixante-seize petits avions que j'ai brûlés la veille du retour de Kate. Les flammes étaient impressionnantes. Deux jours plus tard, je... nous... enfin... ça a été notre première fois.*

*Le regard de la jeune femme s'assombrit. La tempête y couve. L'homme l'examine avec attention. Il faut qu'elle s'habitue à entendre ce genre de choses, songe-t-il. Des désirs d'autorité le submergent comme un café très fort ; une autorité régie par un ensemble de rituels. Si la fille accuse un instant le coup, elle surprend son ami en reprenant contenance presque aussitôt. Un haussement d'épaules, un mince sourire triste naissant à la commissure de ses lèvres, rien de plus. Elle tire une cigarette du paquet posé sur la table, s'empare du briquet en plastique, qu'elle tente en vain de faire fonctionner.*

*— Ici, lui indique l'Américain en actionnant un mystérieux interrupteur sur le flanc de l'objet. Ils font ça maintenant pour éviter que les enfants se brûlent.*

*Il s'interrompt quelques secondes.*

*— Mais au fait, tu ne fumes pas, enchaîne-t-il sur un ton de léger reproche.*

*Elle écrase sa cigarette après en avoir inhalé timidement une bouffée. Des cendres s'éparpillent sur la table.*

*— Pardon, lâche-t-elle avec un sourire hésitant. Je me sens nerveuse.*

*Sur le visage de l'homme se peint une expression de patience mêlée d'affection.*

*— Nous sommes nerveux tous les deux, la rassure-t-il en désignant du menton le cendrier débordant de mégots.*

*De nouveau, il scrute avec soin les traits de la jeune femme. Elle fait preuve d'un sang-froid qu'il ne lui soupçonnait pas. En revanche, il peine à lire dans ses pensées. Elle n'est plus une enfant, constate-t-il. Elle est en train de me jauger comme je la jauge. Du calme.*

*— J'ai réservé une table pour le déjeuner, l'informe-t-il. Un endroit charmant. Dépêchons-nous.*

*Il a choisi un établissement confortable, aux lumières tamisées, pour lui annoncer ce qu'il souhaite obtenir d'elle. Il faut qu'elle accepte. Qu'elle comprenne. Qu'elle comprenne dans les moindres détails. Qu'elle comprenne ce qui l'attend. Il a imaginé mille fois la scène. Elle se tient, le dos très droit, sur une banquette tendue d'étoffe. Elle l'écoute attentivement, pendant que des serveurs guindés vont et viennent, les bras chargés de mets fins. Un cadre cérémonieux où conclure le contrat du siècle, réaliser l'OPA hostile, diriger l'acquisition par emprunt. Signer l'« entente cordiale ». Il apprécie les formalités ; si la chose était possible, il aurait loué pour l'occasion la galerie des Glaces du château de Versailles.*

*Mais les affaires exigent de la concentration ; or, à l'heure qu'il est, il en manque singulièrement. Sa curiosité l'emporte sur le reste. De quoi est-il curieux, au juste ? Il l'ignore, mais après tout, la jeune femme vient de passer une année loin de lui, soumise à des lois contraignantes, et à son âge, on change rapidement...*

*Relax, se réprimande-t-il en silence. Il s'exhorte au détachement, il souhaite se comporter en flâneur éclairé, poussé tout entier par des préoccupations d'ordre esthétique. Il contemple l'ombre mouvante des feuilles sur la joue pâle de la fille, une ombre dont les nuances rappellent celles des cernes délicats sous ses yeux. Il ne bouge pas — il est déjà trop tard pour le déjeuner.*



— *Je n'ai pas très faim, dit-elle en haussant à nouveau les épaules, l'œil un brin méfiant.*

— *Dans ce cas, allons nous promener. Nous pourrons pique-niquer plus tard au jardin des Doms, à deux pas du palais des Papes. Ça me permettra de continuer à t'admirer sous le soleil, Carrie.*

*Et de poursuivre ma petite enquête, ajoute-t-il pour lui-même.*

*Il a repris l'avantage. Détends-toi, Jonathan. Tu as tout le temps.*

## CARRIE

On croirait un reportage photo. « Gagnez un renard de rêve en Provence ». Sur les pages du magazine s'aligneraient des clichés de lui, tout sourire, tandis qu'il me précède dans le grand escalier de pierre menant au parc. Puis d'autres photos de lui, sourcils froncés, sur le visage une expression comique, alors qu'il découvre les sculptures fantaisistes disposées parmi les roses. D'autres photos encore, le figurant avec la baguette de pain, la charcuterie et la bouteille de vin qu'il vient d'acheter pour notre fameux pique-nique – n'oublions pas d'ajouter un cliché de la vendeuse, qui le dévore des yeux en s'essuyant les mains sur son tablier – elle lui conseille de goûter les mille spécialités de la région avant d'arrêter son choix.

Celles et ceux qui le croisent se mettent en quatre pour lui être agréables, ils deviennent obséquieux, pleins de déférence. Mais il ne remarque rien. Un sourire distrait aux lèvres, il poursuit son chemin. De mon côté, je n'ai rien d'autre à offrir que mon babillage sans intérêt ; j'évoque la vue sur le Rhône, le

pont, la ville fortifiée sur la rive opposée du fleuve. L'herbe est toujours plus verte dans la cité médiévale voisine...

C'est ici, à Avignon, que Pétrarque a rencontré Laure pour la première fois, dans l'église Sainte-Claire. La famille de Sade affirmera plus tard que la muse du poète n'était autre que Laure de Noves, épouse d'Hugues de Sade qui, en 1355, fit don de deux mille florins d'or destinés à la rénovation du pont.

C'est d'ailleurs lors de ces travaux que l'on a ajouté sur l'une de ses arches le blason de la Maison de Sade – soit sept ans après la mort de Laure, emportée par la peste. Mère de sept enfants, elle appartenait à une cour de femmes cultivées qui troussaient des vers en provençal. Il n'en reste pas moins que, en dépit des allégations des Sade, personne n'a jamais pu prouver que la blonde « Laure aux blanches mains » de Pétrarque était bel et bien la femme d'Hugues.

De là où nous nous trouvons, on ne distingue pas le blason, et l'on ne peut pas s'approcher davantage : hors saison, une grille verrouillée interdit l'accès au pont. Laure. Un joli prénom. J'ai lu son histoire la veille de ma première visite chez Jonathan. C'est sans doute pour cette raison que j'ai si bien retenu ces dates et ces détails – je faisais alors tout pour penser à autre chose qu'à la conversation que Jonathan et moi nous apprêtions à tenir dans sa villa. Nos arrangements. Les négociations préalables. Les lois de base, le règlement intérieur, le versant administratif de notre accord, simplifié pour la novice que j'étais alors. Trois après-midi par semaine. Tu entres par la porte latérale, tu te déshabilles, tu t'agenouilles où on te dit de le faire. On t'attache. Tu attends. Prête – *la partie la*

*plus facile de tes activités*, avait-il plaisanté. Prête à me plier à la moindre de ses exigences.

Il m'a indiqué que je pouvais lui poser toutes les questions qui me paraissaient nécessaires. Après quoi (sauf à l'occasion de quelques « pauses », a-t-il précisé, au cours desquelles il m'exposerait les nouvelles règles, plus dures et plus exigeantes, qu'il édicterait peu à peu – d'autres interrogations à ce sujet ?), je n'ouvrirais plus la bouche que lorsqu'il s'adresserait à moi. Pour débiter essentiellement : *Oui, Jonathan*. Ou, à travers mes larmes : *Pardon, Jonathan*, ajoutant la promesse de me comporter mieux la fois suivante, de réagir plus vite, d'anticiper ses désirs. Je subissais parfois des interrogatoires en règle – dans ces moments-là je rougissais, je bredouillais, je tordais la bouche avant de formuler de lamentables réponses à ses questions impossibles : *Que ressens-tu au juste ? Décris-moi ce que tu éprouves*. Plus tard, quand il m'a partagée, m'expédiant auprès d'un ami ou d'un associé le temps d'un après-midi ou d'un week-end, il s'est mis à exiger ensuite un compte rendu récréatif et détaillé de ces interludes. *Raconte-moi une histoire*, me disait-il. *Raconte-moi tout*.

Va-t-il me commander aujourd'hui de lui rapporter par le menu l'année entière que je viens de passer loin de lui ? Vais-je devoir lui décrire cette lente et douloureuse succession de jours sous la férule, les mains et le fouet d'un dresseur professionnel ? Au fond, peut-être y a-t-il davantage à montrer qu'à dire : il me semble déjà me mettre en scène pour lui, pour le plaisir de lui laisser entrevoir ce que j'ai acquis durant ces douze mois d'apprentissage passés à l'étranger. Je laisse parler mon corps. Le voilà plus délié, les modulations de ses muscles et de ses os se

sont affinées. J'ai été à rude école, mais de cette rudesse même ont surgi en moi des nuances inédites, une maîtrise que je ne soupçonnais pas. J'entends certes ma voix de soprano péprier au sujet d'une femme cultivée du XIV<sup>e</sup> siècle, mais c'est une voix de basse qui se charge de conclure les phrases : on croirait qu'une ligne mélodique court de mes hanches à mon cou, des signes tacites (des syllabes non voisées), subtils, presque imperceptibles, se multiplient, telle la façon dont la langue vient heurter l'arrière des dents ou le palais.

## JONATHAN

Oui, cela me convient parfaitement. Je me contente de l'observer, de contempler ces qualités qui se sont fait jour en elle – l'expérience, probablement. Au premier abord, j'ai éprouvé quelques doutes mais, peu à peu, elles produisent sur moi leur effet. Je me sens troublé... Nous devrions ouvrir la bouteille de vin. De quoi me troubler un peu plus. Bientôt. Bientôt.

Cette balade au parc se révèle d'une parfaite mièvrerie, mais c'est ce que j'avais imaginé lorsque je lui ai écrit ma courte lettre. Je me rappelais notre première rencontre, durant laquelle nous avons évoqué le sud de la France – elle étudiait alors la poésie ; je lui ai parlé des ponts et des bâtiments de la région.

J'avais eu du mal à la mettre à l'aise. Du mal, aussi, à écouter ce qu'elle avait à me dire. Je suppose que tous les étudiants s'expriment ainsi – il ne reste plus, pour l'auditeur non averti, qu'à grappiller les idées fortes ballottant sur l'océan de leur jargon

déconstructionniste. À ceci près que des idées fortes, il en ballottait chez elle des quantités impressionnantes ; c'étaient des flottilles entières, des flottes, des armadas, qui dans un bel ensemble cinglaient vers le port. Je peux toujours la bâillonner, me suis-je dit. Ou, mieux encore, lui interdire de parler. Car il va de soi que, pour cette bouche, je nourrissais d'autres projets.

Il n'empêche : j'aimais l'observer, les neurones en ébullition avec, au fond de son grand regard apeuré, un véritable feu d'artifice, pareil au plateau d'un flipper. J'aimerais que cette intensité me soit exclusivement dédiée, me suis-je dit. Parler ? Uniquement quand je te le permettrai. Penser ? Tâche de penser à ce qui pourrait me plaire. Efforce-toi de devancer mes désirs. Devine ce que j'ai envie que tu sois en cet instant précis. Un objet, une servante, une victime, un jouet ? Un repose-pied, une table basse, un cendrier ? Pourquoi pas une artiste de cabaret ? Ou une go-go danseuse ? Un animal domestique. Un urinoir. Une esclave.

Je m'ennuyais ferme dans cette soirée. Jusqu'à ce que je la repère. Un cul épatant, ai-je vaguement pensé. Une jolie fille, mais plus intéressante de dos que de face. Néanmoins, je me suis surpris à l'épier, à la suivre de loin. Je bavardais avec les uns et les autres sans cesser de la surveiller du coin de l'œil. Elle ne connaissait personne, à l'exception d'une amie qui se souciait assez peu d'elle. Elle semblait balancer entre timidité et ennui. Elle tripotait sa canette de bière en veillant à se tenir à bonne distance de sa camarade. Un visage doux sous des cheveux en bataille. De la grâce. L'œil un peu perdu, un peu rêveur. Je prenais soin de conserver son jean noir dans ma ligne de mire.

Ce jean, je l'ai filé jusqu'à la bibliothèque, où plusieurs invités regardaient des vidéos. Elle s'est assise par terre, ramenant ses genoux contre sa poitrine avant de les étreindre de ses bras. Je serais décidément mieux chez moi avec un bon livre... Mais entre-temps, la pièce s'était remplie, il m'aurait fallu bousculer beaucoup de monde pour quitter les lieux. Le film SM a commencé. Un mauvais film, qui empesait l'amateurisme. Les spectateurs se sont mis à le huer. Ces quolibets m'ont meurtri, car sur l'écran je discernais aussi de la passion – une passion peut-être gauche et dénuée d'élégance, mais sincère. Obsédante. Au fond, les moqueries des invités ne servaient qu'à cela : à repousser la fascination que l'œuvrette exerçait sur eux à leur corps défendant.

Quant à la fille, elle fixait les images comme si elles étaient en train de lui révéler le sens ultime de l'existence. Les joues rouges, les lèvres entrouvertes. Tremblante, rongée par la culpabilité, ravie... Incroyable. Le véritable spectacle pornographique, c'était sur son visage qu'il se jouait. Je l'aurais volontiers contemplée toute la soirée. Des haut-parleurs se sont alors échappés le claquement d'un fouet et des gémissements de douleur. Et dans l'œil brouillé de la fille se reflétaient les lueurs vacillantes de l'écran. Au cœur de cette foule bruyante et dissipée, elle était la seule à regarder le film pour de bon, et j'étais le seul à la regarder pour de bon. Un rêve de voyeur... Elle m'admira bientôt comme elle admire ces acteurs, me suis-je dit. Bientôt, elle m'obéira au doigt et à l'œil.

Et c'est ce qu'elle a fait. Pendant un an et demi. Elle a supporté tout ce que je lui ai infligé, me défiant avec douceur, me défiant en silence de faire grimper

les enjeux. Sans cesser de me rappeler l'existence d'une conscience critique derrière sa bonne volonté. Conscience critique qui m'a d'ailleurs amené à me poser mille questions. Au point que je me surprénais à penser à Carrie aux moments les plus inopportuns.

J'avais besoin d'une pause. Elle excédait désormais de beaucoup les espoirs que j'avais placés en elle, elle devenait plus importante que ma vie même.

J'ai vu dans la vente aux enchères la solution idéale à mon problème. Il s'agirait d'une gageure pour elle. Et d'une gageure pour moi. Car la sélection y est rude. Il allait me falloir l'entraîner de mon mieux pour les épreuves d'admission. Je tenais là l'excuse parfaite pour imaginer de nouveaux scénarios, de nouvelles contraintes. Et pour disposer d'elle à temps complet. Elle a donc emménagé dans ma villa pour quelques mois de préparation intensive. Après quoi elle est partie. Je disposais d'un an pour déterminer ce dont j'avais réellement envie. Très bien. Mais voilà qu'à la dernière minute – un enchérisseur venait de l'acheter, mais les papiers n'étaient pas encore signés –, j'ai perdu la tête. Et si, dans douze mois, elle refusait de me revenir (jusque-là, pauvre imbécile, je n'avais pas même envisagé cette possibilité) ? Je lui ai donc écrit une brève lettre ridicule – dont le ridicule, cependant, ne m'est apparu qu'après coup.